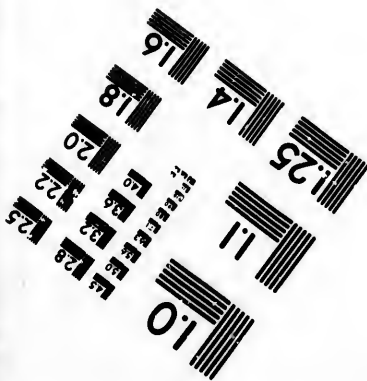
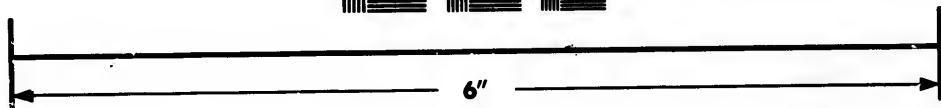
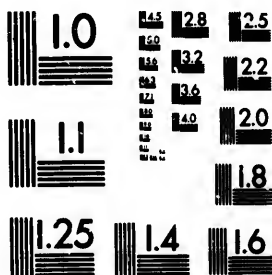


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28 25
13 22
20
8

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
01

© 1984

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

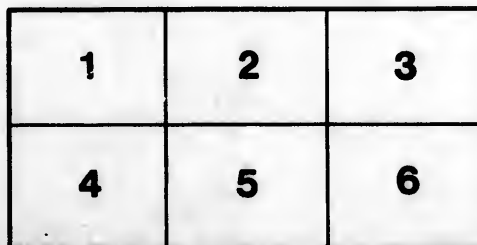
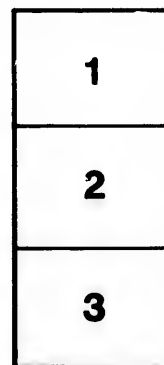
Université de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Université de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Collection Me Victor Morin
BIBLIOTHÈQUE

Canadiana

LA MORT

DU

DUC DE REICHTADT

FILS DE L'EMPEREUR NAPOLEON I^{er}

DRAME EN UN ACTE

Hors-d'œuvre, par ERNEST DOIN



MONTREAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue St-Paul.

1878

PERSONNAGES :

LE DUC DE REICHTADT	17 ans
LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL	50 “
OSCAR, adjoint major	30 “
GUSTAVE, capitaine	40 “
FRANK, vieux soldat français	60 “
REINGBERG, } ROLBACK, } huissiers du palais.....	
LE DOCTEUR	
(*) EMMA, fille du gouverneur, amie d'enfance du Duc	16 “

Officiers, soldats autrichiens.

COSTUMES :

LE DUC.—Tunique bleu foncé, torsades d'or, képi, pantalon bleu. bandes d'or.

LE GOUVERNEUR.—Habit brodé, grand cordon d'honneur bleu, diamants, pantalon à bandes d'or, chapeau à la Napoléon, panache rouge et blanc.

TOUS LES OFFICIERS.—Tunique, torsades d'or, chapeau à panaches rouge et blanc, épée ou sabre, pantalon à bandes d'or ou d'argent.

FRANCK.—Habit long bleu, revers rouges, képi bleu, pantalon bleu à bandes rouges, épaulettes rouges.

EMMA.—Robe blanche, ceinture bleu ciel, en cheveux, avec fleurs.

LES 2 BAILLIS.—Habit noir à la française.

LE DOCTEUR.—Habit noir, pantalon, cravatte blanche.

TOUS LES SOLDATS.—Comme Franck.

(*) Messieurs les Directeurs de Colléges ou maisons d'éducation pourront très-facilement supprimer la scène du Duc et d'Emma, ou remplacer ce dernier personnage par un jeune homme, l'auteur n'ayant mis cette scène que pour une société d'amateurs.

ans
“
“
“
“

LA
MORT DU DUC DE REICHTADT

FILS DE L'EMPEREUR NAPOLEON I^{er}

LA SCENE SE PASSE EN AUTRICHE.

SCÈNE 1^{ère}.

Le théâtre représente un salon, portes au fond, petit cabinet au fond, fauteuils, chaises.

pan-
neur
au à
peau
alon

REINGBERG, ROLBACK.

ROLBACK.

Eh bien ! Reingberg, on dit que c'est pour midi que le conseil suprême de l'Autriche s'assemble au sujet de la révolution de Paris !

REINGBERG.

Ne m'en parle pas, j'en suis devenu tout bourru, tout triste !...

Depuis plus de six semaines que cette révolution a eu lieu, on ne dort plus au palais ; toujours debout, toujours aux aguets !... enfin à chaque instant la clochette du gouverneur se fait entendre.

ROLBACK.

Pardi, je crois bien, on dit que des espions français rôdent jour et nuit autour de Vienne, afin de pouvoir correspondre avec le Prince... le Duc... enfin... (à voix basse) avec le fils de Napoléon premier.

arront
eruler
pour

REINGBERG.

Eh morbleu ! je ne le sais que trop bien... même que l'adjudant major Oscar en a surpris un de vos espions qui était porteur d'une lettre pour le Duc.

ROLBACK.

Et s'en est-il emparé ?

REINGBERG.

Qui?... de l'espion?... oh non!... le gaillard savait trop bien ce qui l'attendait ; mais en fuyant il a laissé tomber un portefeuille qui contenait plusieurs pièces d'or et surtout une lettre qui a été remise par le gouverneur à Sa Majesté, notre gracieux souverain, grand-père du Duc de Reichstadt.

ROLBACK (*souriant*).

Lequel, par parenthèse n'a pas l'air de trop aimer son petit-fils.

REINGBERG (*bas*).

Silence !... Il l'aime, mais... vois-tu, Rolback, il a voulu depuis que Napoléon I^{er} fut exilé à Sainte-Hélène où il est mort le 5 mai 1821, il a voulu, dis-je, que le jeune Duc soit élevé à l'autrichienne, c'est-à-dire qu'on lui a interdit de parler français.

ROLBACK.

Oh mais !... c'est infâme cela !... Pauvre jeune homme !

REINGBERG.

Oui, mais écoute, l'intérêt de l'Autriche avant tout, car, d'après tout ce que je vois, tout ce que j'entends, je suis certain que les Français voudraient nous enlever le jeune Duc et le placer sur le trône de son père !

ROLBACK.

Ah ! je comprends à présent toutes les précautions que le gouverneur prend pour empêcher toute entrevue étrangère avec le Duc..... A propos, Reingberg, que penses-tu de ce soldat qui, depuis cinq semaines, est venu s'engager dans l'armée autrichienne ?

REINGBERG.

Ah ! oui, qui se dit avoir été pris de force au service de Napoléon premier et qui a profité de sa première déchéance pour désertre ; il est allemand et baragouine à peu près le français.

ROLBACK.

Allemand !... Allemand !... tiens, moi, je crois tout le contraire... car lorsqu'il regarde le jeune Duc, ses yeux brillent... mais brillent... il y a quelque chose là-dessous... et puis, quand il lui parle... toujours... mon tic au lieu de Duc... il y a affectation dans son baragouin ; encore une fois, tout cela me paraît louche.

REINGBERG.

Silence !... on vient... pas un mot de plus.

SCÈNE 2me.

LES PRÉCÉDENTS, FRANCK.

FRANCK.

Le tic, il fa fenir ici... fous partir... car moi, jé souis nommé de planton... le tic il feut être seul... fous ententez !...

REINGBERG.

Parfaitement... nous sortons... Vous aimez donc bien le Duc, M. Franck... cependant il n'y a que quelques semaines que vous êtes à Vienne.

FRANCK (*brusquement*).

Pourquoi fous tire cela à moi ?

ROLBACK.

Mon confrère, l'huissier de la cour, vous dit cela, M. Franck, parce que l'on vous voit souvent demander à être de planton, quand Monseigneur le Duc veut être seul ici.

FRANCK (*en colère*).

Ferteille !... ça regarde pas fous dit tout !... fichez la paix à moi... (*leur montrant la porte*) foilà la porte !

REINGBERG (*à part en sortant*).

Oh ! je découvrirai tout ! (*Haut*) Nous sortons !...
Nous sortons !...

(*Ils sortent le dos voûté.*)

SCÈNE 3me.

FRANCK (*seul*).

es voilà partis !... la colère commençait à me gagner. Oh ! je les devine tous, depuis que je suis ici !... les misérables !... ils voudraient le voir mort !... Ils craignent de voir le fils monter sur le trône de son malheureux père !... O mon empereur, du haut du ciel, vois ton vieux soldat, prie pour lui !... Je t'ai promis sur le rocher de Sainte-Hélène de veiller sur ton fils, je ne faillirai pas à ma parole !... Et sur mon âme la couronne impériale de France ornera son front ou je mourrai à la tâche !... Mais voici le prince... il ne sait pas encore qui je suis ; ne nous découvrons pas.

SCÈNE 4me.

LE DUC, FRANCK.

LE DUC.

Ah ! c'est toi, mon vieux Franck.

FRANCK (*saluant militairement*).

Ya, mon tic.

LE DUC (*souriant*).

Tiens, Franck... plus de ruse entre nous, depuis que tu es arrivé, je t'étudie... ton accent allemand ne te va pas.

FRANCK (*étonné*).

Pourquoi tonc... mon tic ?

LE DUC.

Parce que je t'ai deviné... parce que quand tu as occasion de me parler tu emploies toujours un peu de français... enfin parce que, en venant t'engager comme soldat

autrichien, tu t'es donné comme déserteur de France...
Ami, le costume militaire d'Autriche ne te va pas !... tu
es Français !

FRANCK (*tombant à genoux et sanglotant*).

O mon prince ! Vous m'avez deviné !... Oui, je suis
Français... je suis le soldat de cette vieille garde de
Wagram et d'Austerlitz... le soldat que votre père aimait
tant... Oui, mon prince ! je lui ai promis de veiller sur
vos jours... et Franck sera toujours fixe au poste et mal-
heur à ceux qui vous poursuivront de leur haine !

LE DUC.

Brave soldat !... ta main !... ta main !... oh ! oui, je
t'avais bien deviné... dis... mon ami... tu... as... vu...
mon père sur cet affreux rocher de Sainte-Hélène ? Il te
parlait de moi souvent, n'est-ce pas ?

FRANK (*ému*).

S'il me parlait de vous !... ô mon Dieu... Que de
pleurs !... que de larmes, quand il regardait votre por-
trait, alors que tout enfant, la France vous nommait le
Roi de Rome ; que de larmes quand il me disait : Vois,
Franck !... Vois !... les monstres... non contents de m'avoir
exilé, ils me privent encore de mon enfant qu'hélas je
ne verrai jamais, car je mourrai ici ! Hélas ! il le sentait
bien !... Ô mon prince ! que de sanglots étouffaient, bri-
saient son cœur, quand il ne prononçait que ces mots
qui disaient tout : mon fils ! mon fils !...

(Pendant cette répartition de Franck, le Duc est absorbé par la douleur et porte
de temps à autre le mouchoir à ses yeux.)

LE DUC.

O mon père !... mon père !... Mais, Franck !... Moi je
ne pourrai... je n'ai aucun espoir de revoir la France...
Vois... je suis comme était mon père, entouré de gar-
diens, de geôliers... en un mot je ne suis pas le prince,
mais bien le prisonnier de l'Autriche !... On me comble
d'honneurs, on m'a nommé colonel des chasseurs de la
garde autrichienne !... Dérision que tout cela !... Tu le
vois, ami, il me faut dire un adieu éternel à la France !

FRANCK (*avec force*).

Non ! non ! mon prince... Non !... Ecoutez, la révolution de Juillet a réveillé tous les esprits !... Le drapeau de mon empereur flotte sur tous les monuments de Paris et de toute la France. Ce drapeau, c'est le vôtre ! Oui, prince ! oui... la France vous appelle ! la France vous attend !

LE DUC (*ému*).

Assez, mon ami, tu me rends heureux en me parlant ainsi... mais... tiens... depuis quelque temps... je ne sais ce que j'éprouve... un malaise... des frissons me passent souvent par tout le corps... en un mot mon courage... s'éteint.

FRANCK (*à part, avec douleur*).

O mon Dieu ! les monstres auraient-ils déjà... oh ! non !... c'est impossible !... (*Haut*) Allons, mon prince, bannissez toutes ces faiblesses... ces malaises ne sont rien... rien... j'en suis sûr !... (*A voix basse*) Tenez... mon prince... lisez... lisez... mais hâtez-vous... cette lettre vient de votre tante, la princesse Eliza.

LE DUC.

Encore ?... En voici trois que je reçois et je n'ai pas encore répondu à une seule... je te le dis, Franck, mon énergie s'éteint !...

FRANCK (*avec majesté*).

Au nom de votre père !... Au nom de la France !... Prince !... lisez !

LE DUC (*avec accablement*).

Allons !... (*il lit*) " Prince ! c'est la troisième lettre que je vous envoie et vous ne me répondez pas. Ces lettres sont-elles interceptées ou le sang français cesse-t-il de couler dans vos veines ?... Ne vous rappelez-vous pas que la France est votre seule patrie. Ne savez-vous pas que vous êtes appelé à la gouverner, que c'est le vœu de tous les Français !... Ecoutez, prince, c'est la dernière fois que je vous écris !... il faut abandonner l'Autriche !... on veut votre mort... votre

“ nom de Napoléon est un ombrage à votre grand-père !
“ ... Prince !... venez... toutes les nuits une chaise
“ de poste attend sur la route de Vienne près du carre-
“ four de la forêt... suivez, écoutez les instructions du
“ brave Franck qui se dévoue pour vous !... Mais sa-
“ chez-le bien, si vous méprisiez les avis de votre tante,
“ si vous aviez la faiblesse de donner mes lettres à nos
“ ennemis, je vous regarderais comme le plus lâche des
“ hommes !... Mais non, vous êtes mon neveu, le fils
“ de l'empereur Napoléon, et le sang qui coule dans vos
“ veines me répond de vous... Venez... encore une
“ fois, la France vous attend.

“ PRINCESSE ELIZA.”

Pauvre tante !... quelle bonté ! quel dévouement !...
C'est donc bien vrai, mon brave ami, tu es ici comme
espion... et sais-tu que c'est la mort, si tu étais décou-
vert ?

FRANCK.

La mort?... non !... la gloire !... car si j'échoue,
ma mort sera glorieuse, et là-haut... mon empereur
me bénira !

LE DUC.

Brave soldat !... mais j'entends quelqu'un... c'est
Emma, mon amie d'enfance... ma seconde sœur... ne
te trahis pas.

SCÈNE 5^{me}.

LES PRÉCÉDENTS, EMMA.

EMMA.

Bonjour, prince, comment vous trouvez-vous aujour-
d'hui ?

LE DUC.

Assez bien, bonne sœur, vos soins si tendres, si affec-
tueux...

EMMA.

Ne parlez pas ainsi... ne suis-je pas votre amie...
votre sœur...

LE DUC (*souriant*) *lui prend la main.*

Eh bien ! puisque vous êtes mon amie... ma sœur... pourquoi donc toujours ce titre de prince ?

EMMA.

Mais... c'est que... la distance... le rang... l'étiquette.

LE DUC.

Rang... distance... étiquette... il ne doit pas y en avoir entre nous ; depuis bien des années n'avons-nous pas partagé les mêmes jeux, les mêmes études ?... Eh ! n'est-ce pas à vous que je dois de parler la langue autrichienne ?

EMMA (*en riant*).

Que par parenthèse vous n'aimiez pas trop quand vous disiez avec votre petit air mutin et en frappant du pied : non, je ne veux pas apprendre l'allemand ; je suis priace français et je veux garder la belle langue française que mon père l'empereur Napoléon I^{er} m'a apprise.

LE DUC.

C'est vrai, c'est vrai, petite sœur ; mais le gouverneur votre père venait avec son air glacial et me disait : M. le duc, c'est l'ordre de Sa Majesté, votre grand-père, mon gracieux souverain !

EMMA.

Et moi, que disais-je ?

LE DUC.

Oh ! vous, vos yeux se remplissaient de larmes, vous me regardiez... nous pleurions ensemble... (*gaiment en souriant*) et j'apprenais la langue allemande.

EMMA (*de même*).

Et moi, monsieur, pour vous plaire, j'apprenais le français.

LE DUC.

Que vos paroles me font plaisir !

FRANCK (*à part*).

Braves enfants ! comme c'est doux !... ils me font pleurer malgré moi.

EMMA.

Mon bon Franck... Voulez-vous vous tenir en arrière de cette salle et nous prévenir quand le conseil viendra ?

FRANCK.

Ya... ya... mamselle !... (*A part, au Duc*) Songez à la lettre !

LE DUC (*de mère*).

Sois sans crainte, mon brave.

(*Franck sort*).

SCÈNE 6me.

LE DUC, EMMA.

EMMA.

Voyons, mon ami, nous sommes seuls, profitons de cet instant... parlez-moi franchement, sincèrement, comme un frère à une sœur.

LE DUC.

Oui, Emma, oui, je souffre... Depuis quelques jours surtout... je me sens faible... il me semble qu'un feu inconnu dévore ma poitrine.

EMMA (*émue*).

Mon Dieu !... mon Dieu !... vous qui étiez si frais, si rosé... si bien portant... Que dit le docteur Travella ?

LE DUC.

Il attribue, dit-il, ces faiblesses aux exercices, aux revues que je fais trop journallement.

EMMA.

Eh bien, pourquoi donc ne pas les abandonner, pourquoi ne reprendrions-nous pas nos belles promenades aux environs de Vienne que vous aimiez tant ?

LE DUC.

Oh ! petite sœur, je les regrette ces promenades... mais... tenez... il me semble que ces revues militaires me font du bien... quand j'ai monté à cheval pendant

quelques heures, quand j'ai commandé mes soldats... mon sang se ranime... puis... quand je suis rentré au château... une tristesse mortelle s'empare de moi... une inquiétude inconnue remplit mon âme !

EMMA.

Voulez-vous que je vous parle franchement, ami ?

LE DUC.

Oh ! de tout mon cœur : parlez, Emma... Parlez, bonne sœur.

EMMA.

Prince ! Vous pensez à la France !

LE DUC.

Quoi !... Que dites-vous ?... Vous croyez ?...

EMMA.

Vous pensez à la France, vous dis-je... Tenez... un jour où vous reposiez dans le grand salon... j'allais entrer... quand je vous entendis... vous rêviez sans doute...

LE DUC.

Et que disais-je donc ?

EMMA.

Oh ! vous disiez... vous disiez... tenez, j'en pleure encore !... vous disiez... France ! Patrie adorée de mon père, te reverrai-je jamais !... Braves soldats, je veux être votre chef... votre empereur... Mais... disiez-vous encore... il me faudrait quitter...

LE DUC (*vivement*).

Achevez, Emma, achevez, ma sœur.

EMMA (*à part*).

Je n'ose... et cependant... oh ! mes pressentiments... (*Haut*) Eh bien, vous ajoutiez... il faudrait quitter ma sœur... mon Emma... celle...

LE DUC (*avec feu*).

Celle que j'aime plus qu'une sœur !... Oui, Emma, oui, enfant chérie... oui, je t'aime, je t'aime, car tu as

été et tu es encore pour moi l'ange de consolation...
Emma, Emma, m'aimes-tu?... m'aimes-tu comme je
t'aime?

EMMA (*très-émue*).

Prince !... Prince !... mon ami !... mon frère !...
ô mon Dieu... mais... moi... moi... songez à votre
rang.

LE DUC.

Laissons là ces vains mots... Je ne suis qu'un exilé...
qui ne trouve le bonheur qu'en toi... Dis... dis,
Emma... m'aimes-tu?

EMMA (*avec abandon*).

Oui !... oui... je vous aime !

LE DUC (*à ses genoux et lui baisant la main*).

Bonheur de ma vie !... Maintenant je défie tout !...
Ce mot, Emma, me rendra fort... me rendra à la vie !...
Mon Emma, à toi pour toujours !

SCÈNE 7me.

LES MÊMES, FRANCK.

FRANCK.

Eloignez-vous, mes enfants... j'ai tout entendu, Dieu
vous bénira !... Emma, aimez mon prince !... Prince,
aimez-la !... Franck veille sur vous !... Voici le gou-
verneur suivi de son état-major... sortez par ici.

(Ils sortent par le cabinet où Frank reste caché et ne se montre que de temps
à autre.)

SCÈNE 8me.

LE GOUVERNEUR, LE DOCTEUR, OFFICIERS, DEUX
VALETS DISPOSENT LES SIEGES.

LE GOUVERNEUR.

Nous voici assemblés, messieurs, pour parler de
choses importantes et surtout des plus utiles pour notre
patrie !... Vous savez tous que cette révolution de
Juillet à Paris qui a renversé le trône du roi Charles X,

a mis en émoi une grande partie de l'Europe. Les Français comme toujours gardent un riche souvenir de l'Empereur Napoléon Bonaparte. . . Son fils est ici, sous le titre du duc de Reichstadt. Grâce à mes instructions, et j'ose le dire, à mon amour pour mon pays, j'ai réussi en partie à éteindre en lui la langue française ; il la connaît, c'est vrai, mais ne la parle que très-rarement ; en un mot, j'ai réussi à lui faire embrasser nos mœurs autrichiennes, à arracher de son cœur cette fougue, cette ardeur dont se glorifie tout le peuple français !

FRANCK (*à part, caché*).

Vous l'avez éprouvée, cette ardeur !

LE GOUVERNEUR.

Mais tout n'est pas fini, notre tâche recommence ! . . . elle sera dure et peut-être périlleuse. . . Depuis plusieurs semaines des espions parcourent notre pays et savez-vous ce qu'ils veulent ? . . . ils veulent enlever le jeune duc et le placer sur le trône ! . . .

GUSTAVE.

Oui, général, car un de mes amis qui réside à Paris m'écrit que le peuple français demande le fils de Napoléon, que rien ne leur coûtera pour l'avoir ! . . . mais nous sommes là, général, et si la tâche est dure et pénible, elle le sera bien plus pour ceux qui voudront tenter cet enlèvement.

LE GOUVERNEUR.

Très-bien, capitaine, j'admire votre bravoure, votre dévouement et je compte sur tous ces messieurs pour me seconder et assurer le repos, la tranquillité de l'Autriche et de notre auguste souverain.

OSCAR (*arrivant*).

Général, voici une lettre que l'on vient de saisir sur un espion et nous avons eu beaucoup de peine à nous emparer de lui.

LE GOUVERNEUR.

Racontez-nous cela, Oscar.

OSCAR.

J'avais placé des sentinelles aux avenues du grand

parc... Il était environ quatre heures du matin, lorsque le roulement d'une voiture fit naître en moi quelques soupçons !... Ils étaient fondés, je ne me trompais pas... j'approchai au trot de mon cheval avec quelques chasseurs et nous distinguâmes un homme se glissant entre les arbres pour gagner les fossés du château ; deux chasseurs se mirent à sa poursuite et l'atteignirent... Il voulut se saisir d'un pistolet, il n'en eut pas le temps, mes hommes le garrottèrent, lui prirent un portefeuille qui contenait plusieurs papiers de peu d'importance et cette lettre (*il la lui donne*).

Nous partîmes avec mon détachement pour arrêter la chaise de poste, mais malgré la rapidité de notre course, elle nous échappa, entraînée par quatre vigoureux chevaux... J'eus le temps cependant de remarquer une femme dont je ne pus voir le visage caché par un voile.

LE GOUVERNEUR.

C'était la princesse Eliza, j'en suis sûr, car les premières lettres déjà saisies sont signées d'elle et toutes adressées au duc !... dans lesquelles elle lui fait connaître l'intention de la France !... Et qu'a-t-on fait de l'espion ?

OSCAR.

Je l'ai fait conduire dans les cachots du château jusqu'à ce que vous décidiez de son sort.

LE GOUVERNEUR.

Et ce ne sera pas long... Interrogé par moi, et si ses réponses ne sont pas convenables... passé par les armes une heure après.

FRANCK (*caché*).

Leslâches !

LE GOUVERNEUR (*ouvrant la lettre*).

Je ne me trompais pas, c'est bien de la princesse... mais ses lettres ne donnent malheureusement aucun indice... aucune direction pour cet enlèvement... cette évasion, il y a là-dedans un mystère que je ne puis comprendre !... Tenez, messieurs, si je n'étais pas certain du courage, du dévouement de notre brave armée, je croirais qu'il y a parmi nous un traître !

FRANCK (*à part, caché*).

Et tu ne te trompes pas, c'est moi.

GUSTAVE.

Général, depuis longtemps je suis capitaine, je commande à de braves soldats et je réponds d'eux comme de moi-même.

TOUS LES OFFICIERS.

Non ! non ! il n'y a pas de traître ! pas d'espions parmi nous !

LE GOUVERNEUR.

Bien ! bien ! messieurs, j'aime à vous entendre parler ainsi et j'en rendrai compte à Sa Majesté !... mais vous le voyez, la situation devient très-grave, car si ces Français si enthousiasmés de leur révolution réussissaient à enlever leur prince, croyez-le bien, notre patrie serait en danger, car il ne faut pas se le dissimuler, nos troupes quoique courageuses, sont faibles, nos munitions de guerre sont minimes ; tandis que la France... oh ! que de tourments ce jeune homme nous donne... si... mais... enfin tout est possible... N'avez-vous pas remarqué que depuis quelque temps sa santé s'affaiblit... son teint de frais qu'il était devient pâle?... Qu'en pensez-vous, docteur ?

FRANCK (*à part*).

Quoi !... les misérables !... oseraient-ils... le poison !... ô mon Dieu !...

LE DOCTEUR.

Général, selon vos ordres, je rends visite tous les jours au jeune Duc ; l'exercice à cheval pris trop souvent lui est contraire,—mais... comme vous je m'aperçois que sa santé s'affaiblit, une toux sèche dénote en lui des symptômes de consommation... mais il est jeune et...

LE GOUVERNEUR.

Oui, oui, il est jeune... mais enfin, qui sait?... les décrets de la Providence sont impénétrables !... J'aime le Duc, et sa mort serait une grande douleur pour son grand-père, Sa Majesté l'Empereur d'Autriche !

FRANCK (*à part*).

O mon prince ! mon pauvre prince !

LE GOUVERNEUR.

Dans tous les cas, messieurs, vous le voyez, il faut redoubler de vigilance. (*A Gustave*) Vous, capitaine, placez des sentinelles à toutes les avenues du grand parc et que vos hommes soient toujours prêts à monter à cheval en cas d'alerte. (*A Oscar*) Vous, Oscar, comme adjudant major, donnez vos ordres pour que toutes les issues soient bien gardées, et à la moindre tentative de sortie ou d'entrée au château, sans une permission signée de main, quels que soient les personnages, faites feu ! Je compte sur vous tous, messieurs, vous me jurez de mourir à votre poste plutôt que de laisser enlever le jeune prince !... Cet enlèvement, je vous le répète, serait peut-être la ruine de notre patrie !... rappelons-nous le passé !... Vous me le promettez !... vous le jurez !...

Tous.

Nous le jurons !

GUSTAVE.

Général, voici le Duc de Reichtadt.

LE GOUVERNEUR.

Partez, messieurs, laissez-moi un instant avec lui.

(Les officiers sortent par la droite et par la gauche, le Duc entre par le fond ; il est très-pâle. Franck est caché.)

SCÈNE 9me.

LE DUC, LE GOUVERNEUR. (*Franck, caché*).

LE GOUVERNEUR (*saluant*).

Monseigneur assistera-t-il à la revue de son régiment qui doit avoir lieu ce soir à 6 heures ?

LE DUC.

Je l'ignore, général, je suis horriblement fatigué ce matin ; j'ai fait une course assez longue et j'ai besoin de repos.

LE GOUVERNEUR.

Je pense que ces exercices d'équitation vous font du bien, au contraire.

LE DUC (*avec ironie*).

Eh ! général, je pense aussi que vous vous intéressez fort peu de ma santé.

LE GOUVERNEUR.

Vous vous trompez, Monseigneur, votre santé m'est chère : n'êtes-vous pas le petit-fils de mon souverain l'empereur d'Autriche, et tout ce qui tient à mon empereur ne doit-il pas m'être sacré ?

LE DUC (*avec amabilité et souriant*).

Ah ! général, je pense que comme sujet autrichien vous devez être attaché à votre empereur ? oh ! oui !... mais moi, que suis-je pour vous, un enfant qu'à l'âge de six à sept ans on a enlevé à son père, à son père qui a été mourir sur un rocher, loin de sa patrie... condamné par ceux mêmes qui l'appelaient leur frère... Ah ! général, il fallait me laisser à la France !

LE GOUVERNEUR.

La France !... mais vous l'avez oubliée, et, comme vous le dites, vous étiez si jeune quand votre grand-père vous fit venir à Vienne !... Vous êtes colonel, vous portez un noble nom !...

LE DUC (*avec force*).

Mon nom, monsieur, est Napoléon ! fils de cet empereur qui battit vos troupes dans maints combats... Ne l'oubliez pas, je vous prie.

LE GOUVERNEUR.

Et vous, monsieur le duc, oubliez-vous l'amour filial que je vous ai porté ?... les soins que j'ai pris de votre enfance ?

LE DUC.

L'amour ?... les soins ?... ah ! non, général, je ne les ai point oubliés et je vais vous prouver que j'ai bonne mémoire ?... Vous m'avez, ou du moins vous avez voulu m'arracher, me faire oublier mon titre de prince français... Vous avez profité de mon jeune âge pour me faire abandonner cette belle et noble langue française, dont je suis fier, entendez-vous, monsieur le gouverneur. Vous m'avez donné le titre de duc de Reichstadt !... ce

titre, monsieur, je n'y crois pas !... encore une fois, et je suis fier de vous le dire, je suis le fils de Napoléon 1^{er}, je suis prince français !

LE GOUVERNEUR.

Mes pressentiments ne me trompaient donc point ?... A mon tour, duc, je vais vous dire pourquoi vous tenez à la cour d'Autriche ce langage tout nouveau ?... c'est parce que, malgré toute ma vigilance, vous recevez des lettres secrètes de Paris... voilà ce qui vous exalte.

LE DUC.

Et quand cela serait, monsieur ?

LE GOUVERNEUR.

Quand cela serait ?... Eh bien ! sachez-le aujourd'hui... si la France a des espions ici, l'Autriche en a qui veillent au salut de l'empire !... A compter de ce jour, je saurai faire bonne garde !... Adieu, Monseigneur.

(*Il sort.*)

SCÈNE 10me.

LE DUC, FRANCK (*caché*).

LE DUC.

Oui, oui, fais bonne garde !... Oh ! il y a longtemps que je souffre ! il y a longtemps que malgré vos honneurs et vos grades je vous déteste !... il est temps de montrer de la fermeté ! et je veux être mon maître, entendez-vous, monsieur le gouverneur !... assez de tyrannie !... France !... France !... tu es ma mère et je te reverrai !

FRANCK (*accourant*).

Bien ! bien ! mon Duc, voilà qui est parlé !... Agissons donc !... tout est prêt !... Ce soir à minuit une chaise de poste attelée de quatre chevaux nous attend !... J'ai tout entendu pendant qu'ils tenaient leur maudit conseil !... Prince ! Prince !... partons ! vos jours ne sont pas en sûreté dans ce palais !... Oui ! je le jure, votre vie est menacée !

LE DUC.

Quoi ?... Tu penses ?... Ils oseraient ?...

FRANCK.

Ils oseront tout, vous dis-je... allons, Prince, du courage !... Quoiqu'ils aient ou qu'ils fassent garder toutes les issues, il en est une à laquelle ils n'ont pas pensé et il y a longtemps que je l'ai remarquée ; c'est au bout du jardin impérial !... Allons, allons, mon Prince, ne balançons plus, songez qu'à Paris on vous attend !

LE DUC.

J'hésite encore !... Je ne sais que faire !... mon courage m'abandonne !... Eh quoi ! quitter Emma !... ah ! je l'aime tant !... Et quelle douleur pour elle !...

FRANCK (*pressant*).

Soyez tranquille !... Emma viendra nous rejoindre. Une fois à Paris, vous écrirez en maître, et par ma foi, le gouverneur ne refusera pas sa fille à celui qui va être le chef d'un grand empire.

LE DUC.

Qu'il en soit donc ainsi !... Eh bien, oui, mon brave, je me rends à tes désirs ! aux vœux de ce noble peuple français !... Je pars !

FRANCK (*avec joie*).

O bonheur !... Vive la France !... (*Il court au cabinet, apporte l'épée, le manteau de Marengo, il tombe aux genoux du Duc.*)

Sire ! La voici cette épée valeureuse de mon Empereur !... Il y a neuf ans que je la tiens cachée !... Il y a neuf ans que je la reçus de votre noble et malheureux père à Sainte-Hélène !... Il la baisa bien des fois avant d'exhaler son dernier soupir !... Franck ! me dit-il, mon vieux compagnon d'armes !... si, comme j'en ai l'espoir, tu peux revoir mon fils, remets-lui cette épée, ce manteau que je portais à la bataille de Marengo !... Dis-lui, oh ! dis-lui qu'il ne tire cette épée que pour la défense et la gloire de la France !... Ce fut tout !... Et son âme monta au séjour des élus !... La voilà ! Sire,

cette épée, recevez-la du vieux soldat qui pleure en ce moment !... Mais aujourd'hui ces pleurs sont de joie !... Prenez-la, Sire !... Vous êtes, dès ce jour, Napoléon II !... Empereur des Français !... Je vous salue !...

LE DUC (*avec la plus grande émotion*).

Oh ! relève-toi, digne et brave soldat de mon père !... dans mes bras !... sur mon cœur, car tu es et tu seras toujours le véritable ami de ton prince !

FRANCK (*avec exaltation*).

Merci !... merci !... Sire !... Maintenant du courage, de la prudence... voici la nuit, l'heure sera bientôt arrivée !... Faisons nos préparatifs... J'ai tout ce qu'il faut pour notre fuite... Je vais prendre dans votre appartement tout ce qu'il nous faut... votre costume est bien... restez dans cette salle et à minuit nous sortirons pour gagner le jardin, et tout est gagné !... tout est fait !... nous serons sur la route de France !

LE DUC (*avec force*).

La France !... la France !... ô bonheur !... Je vais donc revoir le palais de mon père !... Je vais revoir cette chambre remplie de doux souvenirs où ce père chéri se joignait à mes jeux enfantins !... Souvenirs !... souvenirs de mon jeune âge, vous êtes encore présents à ma mémoire !... (*Tirant son épée*) La voilà cette épée !... J'ai l'épée qui a conquis le monde !... celle qui a fait trembler les rois !... A moi le drapeau de mon père !... à moi ! soldats français !... Vous allez revoir le fils de votre Empereur et ce fils vous montrera aussi le chemin de la gloire !... (*Avec douleur*) Oh !... Franck !... Qu'est-ce que j'éprouve !... Quel feu brûle ma poitrine... Mon sang circule dans mes veines à briser mes artères !... Ma tête !... ma tête !... Franck !... mes jambes fléchissent !... Mon Dieu !... mon Dieu !... ayez pitié de moi !... Serait-ce la mort ?... Oh ! non !... non !... Cependant... je souffre... je souffre... Franck... Soutiens-moi !... Ami !... ah ! je me sens mourir !...

FRANCK (*avec la plus grande douleur*).

Sire !... Sire !... mon prince !... mon enfant, qu'avez-vous ?... qu'avez-vous ?... (*Il le soutient*).

LE DUC (*avec faiblesse*).

Conduis-moi jusqu'à ce fauteuil !... Je ne puis plus me soutenir !... (*Il s'assied*) Oh ! ma poitrine !... couvre-moi du manteau de Marengo !... Oh !... oh !... Franck !... Franck !... la mort !... Ah ! Dieu ne veut pas que je revoie la France !...

FRANCK (*avec douleur*).

Sire !... mon Dieu !... il se trouve mal !... oh !... que faire ?... (*Appelant*) Au secours !... au secours !...

SCÈNE 11^{me}.

LES PRÉCÉDENTS, LE GOUVERNEUR, (*tous les officiers, le Docteur, soldats armés, Emma, celle-ci se jette à genoux près du Duc, Franck s'agenouille près d'elle. (Tableau.)*)

LE GOUVERNEUR.

Qu'y a-t-il ?... Quoi ?... le Duc ?... Qu'avez-vous, Monseigneur ?... (*Il s'approche*) Docteur !... approchez... voyez...

LE DOCTEUR (*après avoir palpé le Prince*).

C'est une crise nerveuse... causée sans doute par quelque grande émotion... Mais je pense qu'il n'y a pas encore de danger... cependant le pouls est faible !... très-faible !... les mains sont glacées.

FRANCK (*sanglotant, à part*).

O mon enfant !...

LE GOUVERNEUR.

Ecoutez !... il veut parler !... silence !...

LE DUC (*avec faiblesse*).

Mourir !... mourir si jeune !... loin de la France qui m'attend !... au milieu des ennemis de mon père !... Franck !... ami !... l'épée de mon... de ton empereur. (*Franck la lui donne, il la baise*). J'ai le manteau de Marengo !... Franck !... Franck !... ta main !... ta main !... pour la dernière fois !... (*A Emma*) Emma !... Un baiser de sœur sur le front du mourant !... (*Elle*

l'embrasse). Oh !... merci, bonne Emma !... pensez à moi !... adieu !... adieu !... France !... liberté !... drapeau de mon père !... armée !... ah ! ! !....

(Il meurt).

LE DOCTEUR *(lui mettant la main sur le cœur)*.

Mort !...

FRANCK *(se relevant et avec force)*.

Mort !... oui !... mort !... empoisonné par les Autrichiens !...

LE GOUVERNEUR.

Emparez-vous de cet homme !... c'est un espion !... un traître !... et que dans dix minutes il soit passé par les armes.

FRANCK *(les regardant avec hauteur et se découvrant la poitrine, montre sa croix d'honneur)*.

Oui !... traître à l'Autriche pour lui arracher cet enfant... mais fidèle à la France !... J'ai vu mourir le père !... je vois mourir le fils !... je n'ai plus rien à faire sur la terre !... qu'on me fusille ! ! !....

TABLEAU FINAL.

Le Duc est étendu sur le fauteuil, l'épée est tombée de ses mains, lorsqu'il dit : France ! Emma (ou le jeune ami du Duc) reste à genoux. Franck est debout ; le port majestueux, la poitrine découverte, il regarde les officiers avec hauteur, tous ont le chapeau à la main, les soldats abaissent les armes, le tambour bat lentement, minuit sonne au moment où Emma (ou le jeune ami) baise le Duc au front. (Feu de bengale rouge).

